Document generated on 04/25/2024 1:07 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Albertine, en cinq voix

Eza Paventi

Number 83 (2), 1997

Personnages

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25430ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Paventi, E. (1997). Albertine, en cinq voix. *Jeu*, (83), 70–74.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

EZA PAVENTI

Albertine, en cinq voix

Une tragédie contemporaine

Modelée par la rage, terrorisée par la force de sa violence, porteuse d'une boule de feu sur laquelle elle n'a pas d'emprise, Albertine est un personnage créé pour s'emporter, avouer, crier, expier sa tragédie. Le malheur de cette femme prend tellement d'ampleur sur scène qu'il revient à cinq interprètes de le porter. Comme s'il avait voulu s'assurer que l'on entende la plainte d'Albertine, Michel Tremblay a donné à son personnage cinq incarnations, cinq voix qui ignorent la linéarité du temps pour vivre en cœur une vie.

« C'est un chant, c'est un cri ; un cri musical d'une femme qui est là en dehors de tous les temps. » Martine Beaulne a surtout été fascinée par le côté tragique de la pièce en travaillant la mise en scène d'*Albertine, en cinq temps*, il y a deux ans. Créée huit ans plus tôt, par André Brassard, la pièce a été reprise à l'Espace GO, puis en tournée à travers le Québec, avec les comédiennes Sylvie Drapeau, Élise Guilbault, Sophie Clément, Andrée Lachapelle et Monique Mercure dans le rôle d'Albertine, et Guylaine Tremblay dans celui de Madeleine. Michel Tremblay, qui a tenu cette fois-ci à ce que sa pièce soit montée par une femme, a proposé la mise en scène à Martine Beaulne, en sachant qu'elle arriverait à faire émerger la dimension tragique de l'œuvre, qui n'avait pas été véritablement mise au jour jusqu'à présent.

Monique Mercure (Albertine à soixante-dix ans) avec Sylvie Drapeau (à trente ans), Élise Guilbault (à quarante ans), Sophie Clément (à cinquante ans) et Andrée Lachapelle (à soixante ans). Photo : © André Panneton 1995.

De fait, Martine Beaulne a rapidement été séduite par cette œuvre de Michel Tremblay, qu'elle qualifie de tragédie contemporaine. « Sa structure évoque la composition du chœur grec. C'est une pièce magnifiquement écrite de laquelle se dégage un rythme musical particulier. » La metteure en scène s'est appropriée le texte comme si elle explorait une partition musicale. « On a essayé de voir les rythmiques qui étaient semblables à celles qui étaient en opposition. Par exemple, on s'était entendu ; lorsque n'importe laquelle des Albertine vivait des moments, de rage, les actrices prenaient une rythmique saccadée comme celle qu'avait inventée Élise Guilbault. » Les actrices s'étaient mises d'accord aussi pour prononcer certains mots de la même façon ; les « ennnnfants », la « fâmille », les « zhômmmes », articulés avec un accent traînant, devenaient des éléments de ponctuation au sein de l'œuvre.

Un concerto à cinq voix

« C'est toujours de cette façon que nous avons travaillé, explique Martine Beaulne, de façon musicale, rythmique, ponctuelle. Albertine, c'est un concerto à cinq voix. » Un concerto que la metteure en scène a orchestré en cherchant l'harmonisation à

travers les thèmes reliés à chaque époque de la vie d'Albertine. « À trente ans, elle se trouve à l'étape de l'impuissance. À quarante ans, c'est la rage. À cinquante ans, c'est la désobéissance, à soixante ans, la chute, et à soixante-dix ans, elle fait un face-à-face avec elle-même. »

Malgré la différence des traits de caractère d'Albertine à travers les âges, les actrices ont travaillé de concert pour préserver l'unité du personnage. « On a réfléchi comme une seule personne », précise Martine Beaulne. Au fil des répétitions, les actrices ont pris part à un travail collectif sur un personnage commun. Quand l'une d'elle trouvait une façon d'interpréter un trait de la personnalité d'Albertine, les autres bénéficiaient de la trouvaille. C'est ainsi qu'Andrée Lachapelle a trouvé le rire d'Albertine au cours de l'un de ses monologues. De Sylvie Drapeau, les autres comédiennes ont adopté la façon difficile avec laquelle elle faisait sortir les mots.

« Chaque Albertine, quoique confinée dans son univers, à Duhamel, à son appartement, au Carré St-Louis ou à l'hôpital, réagissait en fonction de ce que le personnage vivait à une époque bien précise de sa vie. » Sur la photo : Andrée Lachapelle (Albertine à soixante ans). Photo : © André Panneton 1995.

> Tout au long de la pièce, fait remarquer la metteure en scène, il y avait plein de constructions dans la mise en scène qui faisaient en sorte que l'on retrouvait les mêmes gestes, les mêmes soupirs. Quand les comédiennes avaient de la difficulté à raconter quelque chose, elles respiraient un peu en apné. Chaque fois qu'elles parlaient de Marcel, elles poussaient toutes le même soupir.

En harmonie avec la rythmique de la pièce, Martine Beaulne a tenté d'établir une sorte de chorégraphie avec les cinq Albertine : « Parfois, il y en avait deux qui étaient debout parce qu'elles vivaient les mêmes choses, ça les concernaient, alors que deux autres étaient tournées vers les coulisses. Au moment où Albertine à trente ans avouait : "J'ai fessé, j'ai fessé", les autres Albertine effectuaient le geste de poser leur main sur le front en baissant la tête. » Souvent, les gestes de la chorégraphie permettaient de faire sentir au spectateur l'unité du personnage. Situées dans les marches d'un immense escalier, les interprètes d'Albertine à trente ans, à quarante ans, à cinquante ans et à soixante ans formaient un demi-cercle autour d'Albertine âgée de soixante-dix ans. Chaque Albertine, quoique confinée dans son univers, à Duhamel, à son appartement, au Carré St-Louis ou à l'hôpital, réagissait en fonction de ce que le

personnage vivait à une époque bien précise de sa vie. « La seule qui était vraiment autonome, note la metteure en scène, c'était celle de soixante-dix ans. Des fois, elle empruntait des gestes aux autres, des fois, elle choisissait de ne pas en entendre parler. »

Martine Beaulne a construit sa mise en scène en situant le noyau de la pièce au moment de l'arrivée d'Albertine au centre d'accueil. La femme de soixante-dix ans, le seul véritable personnage vivant de la pièce, se retrouvait ainsi submergée par ses souvenirs, sur lesquels elle avait peu d'emprise. « C'est un univers mental. On est dans la tête d'Albertine, dans sa mémoire. »

Albertine, en cinq temps, de Michel Tremblay, mise en scène par Martine Beaulne à l'Espace GO. Sur la photo : Monique Mercure (Albertine à soixante-dix ans), Guylaine Tremblay (Madeleine), Élise Guilbault (Albertine à quarante ans) et Sophie Clément (Albertine à cinquante ans). Photo : © André Panneton 1995.

« Madeleine dorlote sa sœur, en subit les colères, manque parfois de patience, mais elle ne cesse jamais d'écouter. » Sur la photo : Guylaine Tremblay (Madeleine) et Élise Guilbault (Albertine à quarante ans). Photo : © André Panneton 1995.

Une femme et ses souvenirs

Mais « comment montrer au public que cette femme revit sa vie alors que les actrices sont là en chair et en os ? Comment peut-il y avoir une interaction entre les différents âges puisque c'est dans son imagination ? » Ce sont les questions auxquelles a dû faire face Monique Mercure, qui a interprété Albertine à soixante-dix ans. L'actrice, qui a joué dans *l'Impromptu d'Outremont*, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, et incarné Rose Ouimet pendant près de cinq ans dans *les Belles-Sœurs*, s'est retrouvée cette fois-ci devant le défi d'interpréter un personnage de Tremblay rongé par ses souvenirs.

> Elle a envie de faire changer le cours de sa vie, mais elle n'a aucun pouvoir sur ses jeunes années. Elle ne peut plus rien faire, sauf admettre qu'elle a eu une vie abominable. Plus on jouait la pièce, plus je me demandais : comment vais-je faire pour comprendre les chicanes qu'il y a entre l'Albertine de trente ans et celle de quarante ans, pour qui je vais prendre ? Pourquoi Albertine à cinquante ans n'a-t-elle pas plus de compassion pour celles de trente ans et de quarante ans ? Comment se fait-il qu'à cinquante ans, elle ne peut se pardonner d'avoir été comme ça ?Je me souviens, maintenant, que je disais à Martine : mais je suis sollicitée de toutes parts par les souvenirs qui m'assaillent.

En discutant avec la metteure en scène, l'actrice en est venue à la conclusion qu'il y a des choses plus importantes que d'autres pour Albertine. « C'était plus important de comprendre pourquoi Albertine à trente ans parlait de cette rage qui l'habitait que de m'intéresser aux chicanes des autres. Je regardais et je voulais qu'Albertine à trente ans continue de m'expliquer. J'ai trouvé ce rôle difficile à jouer. » La disponibilité,

l'écoute dont doit faire preuve sur scène l'interprète d'Albertine à soixante-dix ans est immense. Par contre, Monique Mercure avoue s'être sentie à l'aise à l'idée de « partager » un personnage avec quatre autres comédiennes. Une grande part de son travail s'est centrée davantage sur l'étude du physique du personnage. « Je lui ai trouvé une démarche, une voix, j'essayais de lui trouver du calme, une lenteur. J'ai travaillé d'abord sur sa façon d'être, avec une gestuelle que j'avais observée dans des centres d'accueil. »

Les comédiennes ont d'ailleurs accordé beaucoup d'importance au travail physique, aux gestes, au maintien. Andrée Lachapelle – Albertine à soixante ans – courbée, assise sur son lit d'hôpital, tournait le dos à l'action principale. Sophie Clément – Albertine à cinquante ans – s'activait tout en adoptant une attitude plus relâchée. Sylvie Drapeau – Albertine à trente ans – et Élise Guilbault – Albertine à quarante ans – jouaient de façon très tendue. Les comédiennes possédaient toutes une caractéristique physique commune : leur grandeur... un choix volontaire de la metteure en scène. « C'est pour ça que j'ai pris ces comédiennes ; je voulais des grandes femmes minces, parce que pour moi, c'était comme des arbres qui criaient dans une forêt. Et je voulais une petite Madeleine ronde, qui était comme le confort, de la ouate, comme un petit cercle parmi plein de barres. »

La face cachée de la lune

Cette opposition entre les deux sœurs s'est fait sentir en particulier sur le plan du jeu des actrices. Chaque fois que les interprètes d'Albertine, fougueuses, criaient, s'emportaient, insultaient, éclataient, Guylaine Tremblay, qui incarnait Madeleine, leur répondait avec un calme presque inébranlable.

> Ce qui a été difficile au début des répétitions, ç'a été de ne pas me laisser bouffer par l'énergie d'Albertine, se rappelle Guylaine Tremblay. Albertine, c'est la rage, c'est une énergie formidable, mais qui a été mal transformée. Moi j'avais tendance, au début des répétitions, à adopter ce rythme-là, justement parce que j'étais beaucoup à l'écoute. Mais Martine me disait : non, non, Madeleine n'embarque pas là-dedans. D'abord elle ne peut pas, de par sa nature, et ensuite, elle ne veut pas, en ce sens que Madeleine a décidé d'être heureuse à tout prix.

> Madeleine, c'est une présence qui permet à une autre présence de s'affirmer. C'est une grande histoire d'amour entre les deux femmes, mais un amour pas facile parce qu'elles ont pris deux chemins différents. Madeleine, dans la pièce, meurt très jeune d'un cancer. Ça, c'était bien important pour moi, souligne Guylaine Tremblay. Son cancer à quarante quelques années, c'était tout ce qu'elle n'a pas exprimé, toutes ses frustrations, toute son amertume.
>
> Autant Madeleine retient ses colères, autant son corps est retenu. Ça, il fallait que je le travaille parce que moi, j'ai beaucoup d'énergie. Le maintien physique, c'était très important. Et le costume était merveilleux pour ça ; la petite veste de laine, posée sur les épaules, comme on voyait dans le temps, la montre en or, les petites alliances, c'était parfait.

Quoique son personnage n'ait pas véritablement connu les deux dernières Albertine, à cause de sa mort prématurée, il n'en demeure pas moins que Guylaine Tremblay devait s'adresser à ces dernières de la même façon qu'aux autres. « Dans la pièce, un peu comme dans un rêve, le temps est éclaté et tout se peut. Pour moi, elles étaient toutes incarnées, toutes de chair, que Madeleine les ait connues ou non. » Madeleine entretenait toutefois des relations différentes avec chacune des Albertine.

> Celle de trente ans, c'est celle que j'avais envie de protéger, celle qui me touchait le plus parce qu'il y avait peut-être encore de l'espoir à ce moment-là. Alors, j'ai toujours eu une fibre maternelle à l'égard de celle de trente ans. Celle de quarante ans, c'est une terreur. J'avais beaucoup de difficulté avec elle, mais c'était celle dont j'avais envie qu'elle m'aime le plus. Celle de cinquante ans me faisait moins peur ; on avait un rapport d'égale à égale. Celle de soixante ans, je n'avais pratiquement aucun contact avec elle. À soixante-dix ans, c'est comme si la boucle était bouclée. Un peu comme pour la jeune femme de trente ans, je voulais la protéger, je ne voulais pas qu'elle ait de la peine.

La résolution

Tout au long de la pièce, Madeleine dorlote sa sœur, en subit les colères, manque parfois de patience, mais elle ne cesse jamais d'écouter. Madeleine, la confidente, devient un élément essentiel à la rédemption d'Albertine. « Quand la pièce finit et que Madeleine s'en va, c'est qu'Albertine n'en a plus besoin. Elle a réglé des choses et s'est réconciliée avec ses souvenirs. » Madeleine quitte alors la scène et laisse sa place à une lune pleine, rouge sang, vers laquelle les cinq Albertine tendent la main.

Au moment de l'apparition de la lune, on assiste à la réunification du personnage. « Une chance que Tremblay fait apparaître la lune à la fin parce qu'on sent qu'il y a de l'espoir. Albertine a accouché, comme une nation qui s'assume, qui a vu naître son identité ; même si elle est tout croche, elle va pouvoir passer à autre chose. » Martine Beaulne reste persuadée que le texte d'*Albertine, en cinq temps* puise une grande partie de sa force dans son universalité. « C'est l'histoire des femmes, l'histoire de l'humanité. C'est là que se situe toute la dimension théâtrale : le personnage est plus grand que son quotidien. Le cri d'Albertine, aucune femme ne peut être indifférente à ça. » **j**